

## UN MARI QUI CHASSE

Depuis longtemps, M. Dullot se promettait de faire l'ouverture de la chasse avec quelques joyeux amis que sa femme ne peut souffrir. Madame n'a rien dit qui laisse supposer qu'elle est hostile à ce projet. Enfin la chasse est autorisée en Seine et Seine-et-Oise, les deux derniers départements ouverts aux accidents de chasse ! La veille du bienheureux jour, monsieur a préparé son costume tout flambant neuf, nettoyé son fusil, complété sa provision de cartouches et, demain, il aura tout sous la main à l'heure matinale du réveil. Dès le soir, pour n'être retardé en rien, il a même fait ses adieux à sa femme. Au point du jour, il saute du lit. — "Allons, chasseur, vite en campagne !" fredonne-t-il bien bas pour ne pas éveiller son épouse qui dort profondément le nez dans la ruelle. Il s'habille à la hâte. Puis il veut prendre son fusil... O surprise !!! le fusil a disparu du coin où il l'avait placé la veille !!! Sur la pointe du pied, il visite en silence tout l'appartement... Pas de fusil !... A bout de recherches, il se décide à interroger sa femme.

Monsieur, *prenant sa voix douce*. — Dors-tu ? ma Louloute ; hein ! dors-tu ?

Madame, *s'éveillant*. — Tiens, te voilà déjà revenu de ton ouverture, mon chéri ?

Monsieur. — Non, il n'est encore que cinq heures du matin... Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Je ne peux pas mettre la main sur mon fusil.

Madame. — Est-ce qu'il t'est vraiment indispensable ?

Monsieur. — Dame ! avec quoi veux-tu donc que je tue les lièvres ?

Madame. — Comment faisait-on au moyen âge, quand la poudre n'était pas inventée ? On tuait pourtant aussi des lièvres.

Monsieur. — C'est possible ! mais je ne veux pas me faire montrer du doigt en arrivant au rendez-vous avec un épieu ou un carquois.

Madame. — Pourquoi pas ? Les journaux ne seraient pas remplis d'accidents de chasse résultant d'armes à feu... On a son fusil à la main, on franchit un fossé... et crac ! on se tue et on tue son voisin, comme c'est arrivé, l'an dernier, à M. Dupitois.

Monsieur. — Heu ! heu ! Dupitois... Celui qu'il a tué était son beau-père... Peut-être qu'en étudiant la chose à fond, on aurait pu découvrir que ce n'était pas tout à fait un accident.

Madame. — Ta, ta, ta... Mon notaire me disait encore hier : "Notre saison d'affaires, c'est le moment de la chasse."

Monsieur. — Voyons, tu sais que je chasse pour mon obésité... que je ne descends jamais d'omnibus sans qu'il soit bien arrêté. Pourquoi donc viens-tu croire que, parce que j'aurai un fusil en main, je vais me mettre à bondir comme une chèvre... Oh ! non, je suis plus prudent que ça.

Madame. — Ah ! elle est jolie, votre prudence ! Quand je pense que, l'an dernier, on vous rapporta ici tout ensanglanté.

Monsieur. — Oui, mais ce n'était pas un accident... c'était par un miracle, par un phénomène inouï ! Je chasserais encore dix mille ans que pareil fait ne se reproduirait pas.

Madame. — Est-ce que vous allez toujours me soutenir votre mensonge que c'était un lièvre qui vous avait tiré un coup de fusil ? ? ?

Monsieur. — Puisque c'est la vérité.

Madame. — Ah ! ouiche !

Monsieur. — Il n'y a pas de ouiche ! je poursui vais un lièvre dans les vignes... le raisin était mûr, et, da me ! le raisin, c'est comme le galon... une grappe par-ci, une grappe par-là... on va jusqu'au moment où on se sent tout à coup le ventre inquiet. Dans cet état-là, je cruche

mon fusil par terre, le canon un peu relevé par une pierre pour lui éviter l'humidité, et je passe derrière un buisson... (C'était précisément celui où se cachait mon lièvre !... Effrayé par la vue et le bruit, l'animal bondit et, dans sa fuite, il va juste poser sa patte sur la gâchette de mon fusil qui part... Je reçois la charge en plein dans la portion de mon individu qui prenait l'air... J'étais gravé !!! (*Changeant de ton*). Avec tout ça, je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon fusil ?

Madame. — Vous l'aurez posé dans quelque coin humide, où la rouille l'aura rongé.

Monsieur. — Dans ce cas, je retrouverais au moins la crosse... Tiens chère amie, tu ferais mieux de m'avouer franchement que tu l'as caché.

Madame. — Et quand cela serait ? Est-ce donc une existence que celle d'une femme qui, toute la journée, tremble de voir revenir son mari sur un brancard. Je ne comprends pas qu'un homme raisonnable aille oublier sa femme, son commerce, ses échéances, pour satisfaire une idiote manie de tirer des coups de fusil sur ses voisins... Les journaux ne racontent que ça !

Monsieur. — Tu te fais une fausse idée de la chasse si tu te figures qu'on emploie le temps à tirer les uns sur les autres... Oui, peut-être en province où l'on s'ennuie et où les querelles de religion subsistent toujours ! Mais, à Paris, ce n'est plus ça... Je sais bien que tu vas encore me parler de Dupitois, mais je te répéterai aussi que la victime était son beau-père... Non pas que j'excuse Dupitois, sois-en persuadé ! mais tous les chasseurs ne sont pas des Dupitois. Tiens, par exemple, je te citerai l'ami Blanquet.

Madame, *avec ironie*. — Je vous conseille de le citer, celui-là ! Pas plus chasseurs que ma pantoufle !

Monsieur. — Pas chasseur, lui !... il ne rentre jamais au logis sans au moins dix perdreaux et deux ou trois lièvres.

Madame. — Oui, mais achetés chez le marchand de gibier... Quand à en avoir tué un seul avec son fusil, bernique ! Ne remuez pas la tête, je sais ce que je sais, allez !... C'est un monstre d'infidélité et d'inconduite, votre Blanquet. Aussi sa pauvre femme, qui se doutait que son habit d'homme chassait autre chose que le lièvre, a voulu s'assurer s'il faisait réellement le coup de feu. Elle lui a chargé chaque canon de son fusil avec une bougie... Il y a trois ans de cela, et les bougies y sont encore !!! Chez tous les marchands d'estampes, il y a une gravure qui représente un chasseur barrant le bout d'un pont à une bergère qui voudrait traverser l'eau. Le chasseur frise sa moustache en faisant des yeux émerillonnés, et la gravure s'intitule : *Le droit de passage*.. Voilà le gibier que chasse votre Blanquet ! Est-ce que vous aussi vous réclamez le droit de passage aux bergères ?

Monsieur. — Au lieu de me conter toutes ces balivernes tu ferais mieux de me rendre mon fusil... Voyons, tu ne veux pas me déshonorer devant tout le quartier ?

Madame. — Comment cela ?

Monsieur. — En me voyant passer ainsi costumé en chasseur et sans fusil, les voisins se diront, à coup sûr, que les renseignements ont été si mauvais qu'on a refusé de me donner un port d'armes. Alors on forgera un tas de calomnies qui nous nuiront plus tard quand nous voudrions établir notre fille... Songe à cela, Bibiche, et rends-moi mon fusil. Ne me laisse pas ridicule aux yeux de mes amis.

Madame. — Alors, monsieur préfère ses amis à sa femme ?